



Au Cygne noir

François Cosmos

CINQ VARIATIONS MORTUAIRES

1. La Mort à l'aube

On aurait dû faire ça plus tôt. À la naissance, tant qu'ils tiennent encore du bébé taupe rose violacé, cela doit être plus facile. Suspendre sa réflexion une poignée de secondes, retenir sa respiration une bonne fois pour toutes, et tchac ! tchac ! tchac ! tchac ! tchac ! tchac ! tchac ! tchac ! tchac ! tchac ! tchac ! l'affaire est dans le sac, même avec un simple couteau à huîtres. Mais à dix-huit mois !...

Cette nuit, après m'être réveillée et levée bien avant l'aube, avant même d'avalier un café, j'ai refait les comptes, une nouvelle et ultime fois. Pour aboutir au même résultat – tout à coup, les piles de la calculette devant être près de rendre l'âme ayant eu un tressaillement, j'avais cru qu'on pourrait en garder un, et presque deux ; mais non. Dans la remise, dont je poussai machinalement la porte peu après, le dernier sac de farine rappelait qu'il avait été éventré par les petits-gris. À travers la vitre du vasistas, voici la lune en son croissant de lait, et les bouleaux, voilà le lac, une pure lame de cimenterie. Une troupe de caribous, dont quelques-uns s'ébrouent, s'éloigne pesamment. Sortir sur quelques pas, aspirer une large pinte d'air glacé. Sur le sol, des traces bleutées, dont j'ai oublié l'origine.

R*** est éveillé à son tour, je l'entends qui s'agite à l'intérieur, remuant des choses, apparemment de fort méchante humeur. Il faut y aller, ne pas traîner, bientôt la lumière gagnera et il suffirait qu'une patrouille passe au mauvais moment sur la route, là-bas. Je rentre secouer Anne et Pierre, qui ont partagé la même banquette, puis Charles-Henri, puis Pierre de nouveau, qui se rendort toujours aussitôt. R*** apporte François et Jean-Gabriel, retourne chercher Michel et Séverine, ils

reviennent suivis de Dominique. Tous se frottent les yeux. Bastien doit être sous l'un des lits, je le découvre rapidement, l'attire contre moi, il râle un peu, n'aura jamais pleuré celui-là. R*** a commencé de leur passer les gilets de sauvetage lestés de sable doré. Séverine en est tombée assise par terre, la larme au nez. Dominique veut retirer le sien, j'insiste, je dois hausser le ton, je vois arriver le moment où je devrais la gifler pour la seule fois de sa vie. Tout ce petit monde est maintenant prêt. J'enfile mes bottes, ma canadienne et mon chapska, je décroche une hache, nous voilà partis. Ils me suivent comme des poussins frigorifiés, deux par deux, sauf un, menotte dans la menotte. Bien loin déjà, R*** fait signe de la main, quelle idée ! de l'autre se tient la bouche. La barque enfin, y grimper ranime la joie dans le cœur de beaucoup. Une seule poussée me suffit pour nous propulser sur l'eau calme, sans clapotis. Dans moins d'un quart d'heure nous devrions être au milieu du lac, et quelques minutes devraient me suffire pour rejoindre la rive.

2. La Mort en plein midi

Nous la connûmes enceinte avant même d'avoir remarqué son existence ; et, à vue d'œil, peu de temps sans doute avant qu'elle enfante. Puis elle reprit, pour nous, le cours de son inexistence. Elle renaquit avec un second en route, poussant une voiture qu'occupait le premier. Puis elle disparut de nouveau, le temps pour le second de paraître, et quand elle réapparut, tenant le premier dans ses bras et menant le second en landau, un troisième se profilait déjà sous sa robe. Lorsque le second déchut au rang de deuxième, il céda la poussette au troisième, pour prendre, au creux d'un des coudes de sa mère, la place du premier, qu'elle tenait par l'autre main tout en préparant un quatrième. Ce dernier arrivé dans la voiture, elle en laissa la conduite à l'aîné, pour pouvoir attraper par le poignet le deuxième, et porter sur le poing le troisième, et dans son ventre un cinquième.

C'est quand, poussé par un sixième, le cinquième atteignit la poussette, poussée par le deuxième, que l'aîné, ainsi libéré, voulut traverser pour la première fois seul une rue, ne fut rattrapé et bloqué entre ses jambes par sa mère, chargée, de diverses manières, des numéros 3, 4, et 6, et suivie telle une cane par ses canetons par le benjamin et son chauffeur, qu'au milieu, et dans cet équipage qu'emberlificotés ensemble ils passèrent tous sous un semi-remorque gris perle qui n'épargna que les roues avant du landau.

3. La Mort la nuit

Très Cher R*** (de ma seule cousine vraiment proche, la troisième des quatre filles de l'Oncle Théodore, ce double émigré installé, depuis son mariage avec une Etats-unienne, dans son beau-ranch, entre Bedford et Mandrake Falls, mais né à Trois Rivières d'un père né à Trois Rivières de parents tous deux nés, mariés, morts et enterrés à Trois Rivières),

En des circonstances moins tragiques, j'aurais été tout excitée et intimidée de t'écrire pour une fois à propos de littérature (est-ce la seule ? Oui, je crois bien : la seule personne de ma famille à qui j'aie confié mon véritable métier, les autres s'en désintéressant ou m'estimant enseignant et poète) au lieu de nos habituelles missives rose bonbon acidulé (chacune des vacances d'été qui nous réunissaient, adolescents, nous réunissaient conséquemment à plusieurs reprises sous les tables, et préférentiellement sous celle de la salle à manger, pendant la sieste des autres, pour nous livrer à des attouchements tant variés qu'approfondis, vite transformés en lutte mi-fraternelle mi-sororale dès que la poignée de l'une des six portes trahissait la main la faisant jouer). Car Papa, hier juste après le coucou de cinq heures de l'après-midi (lettre datée du vingt-cinq décembre), nous a brusquement annoncé, alors que nous étions tous, sauf lui, comme tu peux l'imaginer, affairés à la cuisine, qu'il venait de décider de se mettre sur-le-champ à l'écriture d'un roman, et qu'il nous fallait donc, toutes affaires cessantes, lui libérer de la place au-dessus de la table – comme s'il n'en existait pas d'autre dans les vingt-quatre autres pièces du ranch ! –, et lui apporter tout ce qu'on pourra trouver comme blocs de papier à lettres dans la maison, et un stylo – « à bille », a-t-il spécifié, « peu importe la couleur », lui qui n'a même jamais signé ne serait-ce qu'un mandat de sa propre main... Aussitôt remis de notre surprise grâce à l'échange de regards uniformément incrédules, nous nous sommes tous gravement égaillés aux seize coins de la maison, à vrai dire autant pour lui rapporter ce qu'il nous avait demandé que pour pouvoir nous libérer de notre fou rire sans encourir sa fureur muette des mauvais moments. Une fois installé à sa convenance, il s'est mis à écrire ceci :

Je viens de refermer avec plaisir *A Christmas Carol* de DICKEN – oui, je l'orthographe « DICKEN », comme j'écrivais « POCHKINE », car tous deux ont osé

attenter à mon propre patronyme –, et je ne parviens toujours pas à croire que des évènements merveilleux puissent se produire à l'occasion de la Fête de Noël. N'y voyez aucun scepticisme outrancier : c'est précisément parce que je suis profondément croyant que j'estime impossible qu'il survienne quoi que ce soit de comparable, ou simplement d'autre, dans les Siècles des Siècles, le Jour qui a vu la naissance de notre Sauveur. Qu'est-il jamais arrivé chez nous, par exemple, ou dans notre petite ville, à cette date ? Que s'est-il passé de plus qu'anodin depuis le début de la présente journée ? Les mêmes décorations, les mêmes préparatifs, les mêmes menus que chaque année à la même époque réunissent les mêmes personnes, simplement d'un an plus âgées. Emily, à quarante-deux ans, est bien accompagnée d'un nouveau fiancé, mais cela aussi se reproduit malheureusement chaque année, depuis des années. Et qu'est-ce que ce garçon aurait, ou pourrait provoquer – nous ne le connaissons que depuis moins d'une semaine – d'exceptionnel ? Certes, il est encombré d'un prénom peu courant – ZECHOB (est-ce vraiment ce qu'on appelle couramment un prénom, d'ailleurs ?) –, et son ascendance fut mouvementée – son père était un accordéoniste hongrois de parents russes, et sa mère, modeste vendeuse dans une maroquinerie en Californie, où ils s'étaient rencontrés et installés, est d'origine irakienne (et, comme telle, responsable de son deuxième prénom, HAROUN – Emily, fidèle à ses habitudes des plus snobs, l'appelle par le dernier, ZEK –), mais n'est-ce pas le cas de la plupart d'entre nous ici, en Amérique du Nord ? L'une de nos traditionnelles convives de Réveillon, Miss Gamba, institutrice à Bedford Falls, qui est en train de ré-enfourner, sous mes yeux, leur chair à des homards, après l'avoir fourrée de morceaux d'ananas et de mangues, et de raisins secs, est ainsi fille d'une chanteuse de cabaret de père allemand et de mère andalouse d'ascendance portugaise, et d'un immigrant italien – qui aurait pu devenir un grand peintre (ses esquisses en témoignent), si l'un de ses amis, comme lui séminariste chez les Jésuites, ne l'avait assassiné à la fleur de l'âge de deux balles de revolver en pleine tête pour avoir, par deux fois, répété un même blasphème –, dont chacune des trois sœurs lui a illégalement légué un prénom dont la ribambelle – MADONNA MARINA MARIBARBOLA – fait résonner les souvenirs des soirées d'été passées aux terrasses des restaurants de la Piazza Navona. Il ne risque même pas de casser quelque chose, à part peut-être le piano, puisqu'il y est agrippé depuis son arrivée, d'où il nous inonde de chants sacrés – c'est un professeur de musique, déjà auteur, paraît-il, de plusieurs compositions, dont la plus renommée (toujours d'après Emily, qui ne voulait, jusque-

là, écouter parler que de be-bop) est orgueilleusement baptisée *The Oratorio of Z. H. Z. Horner* –, ce qui ne l’empêche pas d’entendre sonner à la porte – preuve de sa finesse d’oreille –, seul évènement, avec l’annonce des repas – qu’il honore copieusement –, qui lui fasse abandonner quelque temps son harmonieux tintamarre – il paraît attendre anxieusement quelque chose, voire quelqu’un (Emily questionnée répond par un simple sourire mystérieux, l’index en travers de ses lèvres, mais il paraît évident qu’elle n’en sait pas plus que nous, et n’ose rien demander) – ; même les baisers ahuris de tendresse d’Emily ne lui font renoncer que d’une main à son occupation favorite, les doigts de la droite continuant à cabrioler sur le clavier tandis qu’il plaque avec le bout de la langue la partition pour la gauche sur les dents de ma petite fille pouah ! Je venais de le voir passer fond de train en direction de l’entrée carillonnante ; le voilà qui repasse, l’air modérément dépité, dans l’autre sens, suivi du petit Heinrich Hubert Humbert Houben qui oblique en direction de la cuisine pour venir nous saluer pour la six ou septième fois de la journée. « Quoiçàlà ? », allez-vous tilter, l’ouïe soudainement percutée par le nom de cet étrange personnage, qui semble présager un démenti cinglant à ma thèse originelle. Mais ce n’est que le télégrammiste, dont même le lignage tourmenté – père d’origine allemande (c’est le marchand de couleurs) ; mère russe à la naissance – n’est pas une originalité, comme nous l’avons déjà remarqué. Ce télégramme-ci, tout aussi rituel que tous ceux qui l’ont précédé aujourd’hui, nous vient du salaud sans vergogne qui, bien qu’ayant toujours refusé d’admettre avoir engrossé, il y a près de cent ans – c’est dire son âge approximatif –, ma mère de ma demi-sœur – Paix à leurs âmes –, n’a cessé depuis lors de le reconnaître implicitement en cherchant régulièrement à prendre des nouvelles du devenir de ses gènes – malgré qu’aucune réponse ne lui ait jamais été retournée – par le biais de lettres de moins en moins longues, puis de télégrammes de plus en plus courts ayant buté sur l’incompressible *Merry Xmas* depuis une vingtaine d’années. Ne manque que le *Happy New Year* du plus stupide d’entre tous mes neveux – qui, immanquablement, ne nous parviendra pas avant le début du mois de mars –, ce faux anticonformiste qui, pour avoir voulu se démarquer à tout prix de nos traditions familiales, est retombé dans le panurgisme social le plus éculé. (Vieux connard !)

Pardonne-lui, R***, tu sais comme il pouvait être excessif...

Quoi d'autre ?

Cher R***, c'est à cet endroit, ce moment-là, sans doute – personne n'eut le courage, en son absence, de risquer un regard sur son œuvre –, qu'il nous a quittés quelques instants pour monter dans sa chambre, puis en est redescendu avec son fusil de chasse chargé, qu'il a posé sur la table à portée de sa main. Maman, pour dénouer d'un filet de rire sa propre gorge, et les nôtres qu'elle sentait au diapason, lui fit remarquer que les soles étaient déjà au four, ce à quoi il ne daigna répondre, semblant presque ne pas l'avoir entendue. Il s'était déjà remis à écrire :

Ah ! Seigneur, Te jouerais-Tu de moi ? Ce jeune hirsute, qu'entrant dans ma chambre afin d'y chercher quelque apaisement à l'épuisement auquel m'avaient conduit ces heures d'écriture ininterrompue j'aperçus par la fenêtre passer lestement par-dessus la clôture de l'enclos aux chevaux pour pénétrer chez moi, serait-ce Toi Qui me l'envoie, et pour Te moquer, ou bien pour me châtier de ce que Tu aurais ressenti comme de la superbe ? Mon Dieu, Jésus m'en soit témoin, très loin de mon esprit est un tel défi – mais Toi seul sais sonder au plus profond des cœurs... On frappe à la porte de la cuisine, celle qui donne sur l'extérieur, celle que l'on n'ouvre jamais ! Que veut ce jean-foutre ? Ouvrez en grand !

Toi qui auras lu ce qui précède, R***, ne seras pas étonné qu'il ait fait feu par deux fois sur ce jeune gars, mais imagine un peu notre horreur stupéfiée, alors que l'autre ne quémandait que « quelques abats, ou juste des cornichons, ou même un peu seulement de leur vinaigre ». Par bonheur pour le petit mendiant, son dernier coup de fusil remontait à fort longtemps, et il ne parvint qu'à arracher un bon éclat de bois au chambranle ; le second se perdit dans la nature sans atteindre sa cible qui fuyait à toutes jambes, mais non sans être passé très près de mon oreille. L'explication qui suivit fut orageuse, et il n'y mit fin qu'en nous intimant l'ordre de nous taire ; il reprit alors aussitôt son travail :

Je vous l'avais dit, un simple vagabond, comme chaque année en charrie des centaines, de ces débarqués des caravelles du Progrès, naufragés rejetés aux murs dorés des grandes propriétés, desséchés, exsangues, comme chaque semaine j'en reconforte plus d'un d'un sandwich ou d'un café simple, sans sucre, au hasard des

rues des villes que je traverse. Contaminé par l'ambiance festive, par une mielleuse littérature mensongère, j'ai manqué y projeter mes doutes, ou un cauchemar, et leur donner corps. Mais rendez-vous à la stricte évidence, à la plate réalité : il ne se passera rien, à ma connaissance comme à la vôtre, aujourd'hui, qui finit dans moins d'une heure... Minuit est dans un quart d'heure maintenant... Plus que cinq minutes... Plus qu'une... Encore quinze secondes... Cinq. Trois, un

De retour de la messe, nous l'avons retrouvé là, le visage couché contre le papier, sa main étreignant tant le stylo qu'elle emprisonnait, que l'encre en coulait goutte à goutte, imprégnant d'un lent halo rougeâtre le bois brut de la table de noyer. Crise cardiaque, ont confirmé deux médecins, le premier contacté n'ayant pas souhaité se prononcer. Il est mort seul, R***, sans doute comme il aura vécu.

J'ose à peine t'embrasser,

Ta Marie-Noëlle.

4. La Mort, nulle part

La région est quasi déserte, de moyenne montagne délaissée par ses anciens cultivateurs, impropre au pastoralisme, défigurée par ses gros hameaux abandonnés, aux cultures en terrasses ruinées, envahies d'herbes folles, d'arbustes ornementaux incongrus, de roses sauvages. De temps à autre un 4 x 4 passe à toute allure sur l'unique route bosselée, large comme deux sentiers de mule, dans un sens, puis, somme toute assez rapidement, dans l'autre. Peu de randonneurs sans doute, à cause du climat trop aride, du soleil féroce, et les chemins restent fréquemment barrés d'épines. C'est au milieu de ce décor que je l'ai découvert par un début après-midi, rampant à l'ombre d'un gigantesque pommier comme une grosse chenille maladroitement, malade, en direction d'une pomme qui devait venir d'en tomber pour s'écraser contre le sol poussiéreux, déjà pourrissante. Vous ne tarderez pas à concevoir l'horreur de la scène, et le choc qu'à sa vision j'en éprouvai. Il n'eut pas aussitôt un regard pour moi, tout occupé qu'il était à ne pas laisser échapper cette dérisoire pitance. Il la dévora sous mes yeux, en crachant les pépins un à un, semble-t-il aussi loin qu'il en était capable, puis glissa une interrogation terrifiée vers l'étranger qui venait de se présenter à lui. Cette absence d'espoir conservé dans l'espèce humaine disait bien la longueur du temps depuis lequel il devait gésir là, et le nombre de visiteurs abjects qu'il avait dû déjà voir passer. Il n'était plus qu'un homme tronçonné, mais d'une maigreur affreuse ; seule de ses membres ne lui restait que la partie de la jambe gauche entre la hanche et le dessous du genou. Des croûtes sèches, bien formées, mesuraient elles aussi la durée de son calvaire – ainsi que son visage émacié, échevelé, édenté, ses orbites d'outre-tombe. J'aurais fait un geste, je crois, risqué une parole, si une autre pomme n'était à ce moment-là tombée un peu plus loin. Il m'oublia aussitôt pour entreprendre une nouvelle reptation, et je contemplai avec un dégoût fasciné ce repoussant mélange d'animalité pleinement retrouvée et de reste d'inépuisable adaptabilité humaine. Tout autour du tronc de l'arbre un grand cercle approximatif légèrement creusé à la surface du sol révélait son territoire, rendu sableux par ses pérégrinations, infertile, tandis qu'alentour croissaient toujours courtes herbes fugaces et minuscules fleurs rases. Des os gisaient épars, qu'il n'était pas difficile, même à un béotien comme moi, d'attribuer à sa défunte anatomie – fossiles de chairs décomposées, racornies, ou dévorées par qui ? des bêtes sauvages ? lui-même en un acte d'auto-anthropophagie ? Et que buvait-il ici, Mon Dieu ! une pluie avare tous les

quatre ou cinq jours étant bien le maximum qu'on pouvait espérer en cette contrée l'été. Je n'avais pas fait un pas depuis que sa découverte m'avait figé sur place, et j'entrepris de le contourner tandis qu'il était encore occupé à son dernier repas, prenant soin de rester en dehors de son aire, de son chez-soi. Repas bien long – de fait il s'était mis au beau milieu à faire ses besoins sous lui. D'autres reliefs semblables jonchaient son territoire ; je ne pus deviner s'il les évitait lors de ses déplacements diurnes – et s'il errait ainsi la nuit aussi, profitant de l'éclairement de la lune. Je respectai ce moment et attendis qu'il fasse quelques mouvements de côté pour chercher à croiser son regard. Mais, de regard, je peux dire, à la réflexion, qu'il n'y en avait pas, qu'il n'en avait plus. Comment avait-il pu survivre dans ces conditions infernales ? Où puisait-il cette force, cette volonté, plutôt que de se laisser mourir ? Qui l'avait laissé dans cet état, les membres sectionnés, ou bien une curieuse maladie, une sorte de gangrène, mais qui aurait été stoppée presque miraculeusement, l'avait-elle saisi lors d'une course en montagne ? Mais où se trouveraient alors son sac, ses chaussures, ses vêtements de corps ? volés par d'autres passants, qui m'auraient précédé ici ? par des compagnons de marche, devenus ses assassins ? Ses restes de morphologie paraissaient indiquer un homme d'une quarantaine d'années, assez blanc de peau à l'origine, un Occidental sans doute. Le bruit mou de la chute d'une pomme se fit entendre de l'autre côté du tronc. Il repartit aussitôt. Je jetai aux alentours un regard destiné à vérifier l'absence probable de tout autre être humain que nous deux. Cette vérification faite, je m'éloignai rapidement de ce lieu de terreur en prenant en sens inverse le sentier qui m'avait mené jusque-là.

*

J'interrogeai à maintes reprises mon oncle après avoir découvert ce texte parmi les papiers dans lesquels, vieillissant, malade, presque aveugle, sentant sa fin proche, perdant la mémoire et souvent la tête entière, il m'avait un jour demandé de mettre un peu d'ordre pour régler sa succession. Seul morceau de littérature au milieu de documents juridiques ou comptables, il était de toute évidence de sa main, ce qu'il ne nia pas, sans jamais accepter de le reconnaître. Mais alors fiction ? témoignage ? – il fut depuis son adolescence un marcheur régulier, pugnace, au long cours, et il est aisé de reconnaître dans les paysages décrits certains de ceux qui peuvent être atteints en quelques jours depuis notre maison de famille dans le Midi.

Et si fiction, pourquoi ne pas la reconnaître, qu'avait-il à y perdre, quel déshonneur dans l'aveu d'avoir été hanté, un instant, par cette vision cauchemardesque, que j'aurais tenue cachée, et même détruite, à sa demande ? Témoignage alors, accablant secret qui expliquerait qu'il voulait maintenir la chape sous laquelle il était peut-être parvenu à l'oublier la plupart du temps ? Mais pourquoi cette fuite, cette absence de réaction, du moindre ressort humain, émotionnel, cette lâche irresponsabilité ? L'entendre lire lui semblait être une torture, dont je tentai d'user pour obtenir quelque confiance. Il réussissait à donner l'air de ne pas considérer ce texte comme sien – mais ne réclama jamais que je cesse ces lectures, dans lesquelles il paraissait puiser je ne sais quel pervers secours. Enfin un jour il finit par lâcher quelques mots moins convenus : « ...qu'aurait gagné cette chose à être rapatriée au sein du monde des Hommes ?... pire sort comme phénomène d'hôpital ou bête de foire, pâture jetée aux journaux, aux télévisions voraces... lisant sans cesse dans le regard des autres sa monstrueuse singularité... grandeur d'une existence maîtresse d'elle-même... proclamant sa morgue à la Face de Dieu... » Bribes d'explications qui n'en formeraient pas une, sans doute, tout à fait insatisfaisantes, ressemblant à une forme de défense, d'excuse, pour un comportement qu'on ne se pardonne pas.

5. La Petite Mort, l'Espoir

La librairie qui nous intéresse occupait la nef latérale droite de la cathédrale désaffectée d'une grasse ville de province reculée. Ils y étaient tous deux entrés dès son ouverture en début d'après-midi, avec deux idées bien arrêtées, chacun une. Elle cherchait un certain ouvrage de Saint Augustin, littérateur maghrébin quadruplement disparu – comme homme, de la surface de la Terre ; comme littérateur, des livres, puis des encyclopédies électroniques, enfin de la plupart des mémoires. Lui, légèrement intimidé, voulait offrir un récit autobiographique à sa mère pour son quarante-quatrième anniversaire ; comme il ne savait quoi choisir, ni comment s'y prendre, il se dirigea droit sur la caissière derrière sa caisse pour lui demander conseil. Nul ne saura sans doute jamais pourquoi celle-ci pensa aussitôt aux *Confessions* d'Augustin : elle décéda brusquement quelques jours plus tard.

Quand ils arrivèrent au pied de l'étagère sur laquelle la caissière savait trouver l'ouvrage, elle venait juste d'en extraire, avec le bout de son index nu sortant d'un gant en laine pourpre troué, le dernier exemplaire en vente au monde, couvert de moisissures rondes et vertes. Après avoir vérifié que sa lecture n'en serait pas altérée, elle leva la tête vers les deux autres, et le trouva à son goût. La caissière avait aussitôt pressenti le problème, et, craignant une réaction incontrôlable de la part de ce jeune homme à l'air farouche, s'adressa à elle d'un ton enjoué et suppliant : c'était pour l'anniversaire de sa maman...

Comme il ne cessait d'observer à la dérobée ses jambes dénudées jusqu'en haut des cuisses, elle lui dit, en pointant le nez vers le ciel : d'accord, mais à condition que votre *Môman* me le prête, une fois qu'elle l'aura lu.

L'après-midi qu'il vint le lui apporter, quelques semaines plus tard – elle habitait au dix-septième étage d'un immeuble tout en largeur et tout en grès –, elle le regarda sonner grâce au circuit vidéo reliant la rue à son appartement ; puis, après avoir déclenché l'ouverture de la porte, elle fit sauter deux nouveaux boutons de son chemisier, en haut.

Leur premier différend survint lorsqu'ils atteignirent l'instant où elle lui souffla dans l'oreille gauche qu'il pouvait la pénétrer. À quoi il répondit en lui demandant de l'y introduire. Mais elle insista doucement pour qu'il le fasse lui-même. Alors il entreprit de lui exposer brièvement, par bribes – Vas-y... –, entre deux inspirations, qu'il avait pour principe de ne jamais forcer la chatière d'une femme – Vaaas-y... –, et d'attendre pour entrer qu'elle s'ouvre à lui. Mais tu ne me forces pas, mon minou ! susurra-t-elle alors, presque agacée. Attendri et essoufflé – Viens... –, il eut à peine la force de répliquer – Mets-moi en toi... –, s'acharnant – Maintenant ! – sur son – C'est une... affaire... demorale – enveloppe – Viens, oh viens... – charnelle – S'il te plaît ! – externe – Oh mais je *désire* que tu me forces ! C'est d'une tendre colère qu'elle se fend. Tu ne me forceras pas... Ne me force pas !...

*

Épilogue

Je suis probablement la caissière dont il est question dans ce texte, puisqu'il m'a été cédé pour rien, rien du tout, par la mère de son auteur, un jeune homme maladroitement rasé qui le regardait, une fois écrit, avec dégoût. Regardait au sens propre, d'entre barreaux et siège, recroquevillé dessous, de l'unique chaise de sa chambre, deux feuilles encore lisses, croisées texte contre texte, à environ trente degrés, posées sur le lit. Les deux feuilles susdites serrées bien au creux de ma poche, je franchissais aussitôt, pour la seconde fois, mais en sens contraire, le seuil de cette petite auberge bâtie en planches de bois jaune aux toit rouge et volets peints en vert talonnée par la mère drapée dans son tablier de cuisine qui s'en tamponnait les cernes – geste d'autant plus dérisoire qu'il était imprégné d'oignon –, pour prendre, à main droite et par derrière, un fol sentier herbeux à travers forêt.

*

Clef: la caissière, cette caissière, n'a jamais existé. Le jeune homme saisi recroquevillé sous une chaise en pleine crise de dépression adolescente a pour NOM Prénom INACHEV Roman. Il fut le fils unique de la tenancière de l'auberge *Au Cygne noir*, sise en un lieu qu'on peut apercevoir sur la carte de la Rabelaisie diffusée par le

Conseil général d'Indre-et-Loire. Il en réchappa, gagna la ville et les hauteurs d'un appartement d'où il se prit à observer les allées et venues de ses semblables, poursuivit nombre d'études, puis finit par se mettre en ménage avec une jeune délurée après qu'ils s'étaient disputé un exemplaire de *La Plaisanterie* de Milan Kundera qui gisait esseulé sur l'étagère d'une librairie de quartier. Elle voulut des enfants, vite, très vite, ils en firent, qui grandirent un peu mais, un soir de décembre, tout s'arrêta. Tous, mère, enfants, lui-même, moururent alors tragiquement jeunes ; lui seul continua. Il s'enfuit, émigra, arpenta la Belle Province et toute la partie nord du Nouveau Monde, s'y remaria un petit nombre d'années, les quitta, en ramena quelques images, quelques paysages, quelques pages. Ni la belle cousine, ni l'oncle, ni aucun de leurs proches n'habite là-bas. Mon oncle est décédé voilà plusieurs mois dans le Midi, loin d'ici, d'où j'écris. Ce jeune homme, c'est moi.